

Présentation

Denis Bertrand

DANS **LITTÉRATURE 2011/3 n°163**, PAGES 3 À 6
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200927189

DOI 10.3917/litt.163.0003

Date de mise en ligne : 03/10/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-litterature-2011-3-page-3?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Présentation

Même envisagée dans une perspective sémiotique, ce qui la restreint, la question « Comment dire le sensible ? » a un large épan. Prenant source dans le corps immergé au sein de l'expérience continue du réel, le sensible renvoie en premier lieu à la perception et aux conditions de son expression dans le langage sur cet horizon de « réalité ». Par le sensible, l'instance corporelle énonce sa relation au monde, s'éprouve et se constitue dans le même mouvement. Mais, de manière complémentaire, le sensible s'exprime et se dépose dans le texte. Moyennant un glissement de point de vue, on peut alors considérer que le sensible prend aussi sa source dans le produit de son expression et que le filtre du texte est alors à même de moduler et de refaçonner l'expérience. La question devient alors « comment se dit le sensible ? » Cette double question forme le noyau des recherches ici publiées.

Elle illustre aussi un des débats actuels internes à la sémiotique, montrant, s'il en était besoin, la vitalité de cette discipline. L'acteur central de ce débat est Jean-Claude Coquet qui, dans son ouvrage *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*¹, en a posé les termes de manière radicale. D'où l'effet d'entraînement dont ce numéro de *Littérature* porte témoignage. Il est naturellement impossible d'exposer de manière détaillée, dans le cadre de cette présentation, les tenants et aboutissants techniques de la discussion. On en trouvera une trace vivante dans un numéro de la revue en ligne *Nouveaux Actes sémiotiques* sur « Phénoménologie et sémiotique », à l'intérieur notamment du « débat » entre Jean-Claude Coquet et Jean Petitot². Indiquons simplement, en quelques lignes, ses ressorts essentiels. L'interrogation qui la fonde concerne le statut du langage, dont la propriété est de signifier. Ce statut est caractérisé par l'ambivalence de sa composition : d'un côté, il y a la réalité dans laquelle se trouve plongé le corps sensible, la chair même, la *phusis* ; elle s'exprime à travers ce que Coquet nomme des « prédicats somatiques » qui articulent notre *prise* sur le monde. Et de l'autre, il y a la raison, le savoir, les énoncés qui structurent cette expérience, le *logos* ; ces énoncés s'expriment à travers des « prédicats cognitifs », *reprises* de l'immédiateté du contact avec les choses et avec les êtres. Ces deux types de prédicats se chargent respectivement de signifier : selon Jean-Claude Coquet, « les prédicats somatiques disent le sensible, les prédicats cognitifs le

1. Jean-Claude Coquet, *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, PUV, coll. « La philosophie hors de soi », 2007.

2. « Le débat », *Nouveaux Actes sémiotiques*, n° 114, 2011. Disponible sur <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3641>>.

traduisent ». Or, l'histoire de la réflexion sur le langage montre que seuls ces derniers auraient été pris en compte, et que toute la dimension sensible de l'expression aurait été sous-estimée. Elle n'aurait pas fait l'objet, sauf en de brèves fractures illustrées, entre autres, par Merleau-Ponty avec son concept de « chair » et Benveniste avec celui d'« énonciation », d'un travail de reconnaissance ni d'analyse. Il s'agit donc de réhabiliter cette dimension de la *phusis*, en considérant qu'elle est première et décisive puisqu'elle implique la saisie perceptive qui conditionne la pratique du langage, et que l'autre, désincarnée, vient en un second lieu pour en offrir le « spectacle » distancié et mis en forme. Il s'agit de restaurer l'ambivalence du langage, de renoncer à la seule couverture du *logos*, et de réapprendre à y articuler la *phusis*. Citant Merleau-Ponty, Jean-Claude Coquet déclare que « le fond des choses est qu'« on ne sait pas dire le sensible ». Pour résoudre ce problème, « dire le sensible », il faut cesser de s'en tenir au seul *logos*³ ».

La plupart des articles de ce numéro explorent les implications analytiques de cette position théorique (M. Costantini, S. Caliendo, I. Darrault, A. Moutat, T. Pinto) ; les autres, plus indirectement, la prennent en compte (V. Estay Stange, D. Bertrand, A. d'Afflon). De ce point de vue, il pourrait être considéré comme un numéro d'hommage à l'œuvre de Jean-Claude Coquet. Pourtant les éléments d'une discussion se font jour, et par-delà l'engagement d'un côté ou de l'autre de la dichotomie, c'est plutôt l'intrication de leurs versants respectifs qui constitue le lieu commun des études ici présentées. La discussion porte par exemple sur le problème du primat de l'expérience perceptive en relation avec le caractère second du « dit » et la dramatisation de son imperfection foncière. Mais l'examen des textes proposés montre aussi que les dimensions ne se séparent pas aussi clairement, que les formes énoncées font retour et rétroagissent sur l'expérience vive, qu'elles l'imprègnent et la refaçonnent, lui dictant aussi une part de leur « loi ».

D'un autre côté, la prise en compte du caractère continu, mouvant, fugace et lui aussi imparfait de cette expérience, tramée dans le discours comme une trace résistante de la corporéité, conduit à renoncer aux propriétés discrètes des concepts et des catégories qui tentent d'en articuler la saisie. C'est ainsi, par exemple, que l'« objet », à la fois délimité dans l'espace-temps phénoménologique et érigé en actant narratif par la sémiotique, ne peut que céder la place à un *quasi-objet*, « un être sans frontières, un être qualitatif à l'identité incomplète ou fuyante » écrit Jean-Claude Coquet⁴. Ces présences éphémères, dont les contours sont indéterminés, qui s'échappent du monde et qui s'échappent aussi des sujets, conduisent alors

3. Jean-Claude Coquet, « Le débat », « Troisième point : existe-t-il un lien entre le langage et la *phusis* ? », *Ibid.*

4. Jean-Claude Coquet, « Les prédicats somatiques », conférence donnée à l'Inalco, le 15 février 2011. Voir l'article dans le présent numéro.

à interroger les entremêlements, voire les « empêtrlements » (Costantini), à travers lesquels le monde se donne et qui sont, parfois douloureusement, articulés dans les inquiétudes véridictoires de la reprise qui tente de saisir le solide fuyant du monde. On pense à ces « peut-être » et ces « ou plutôt » modalisant les suites d'appositions au participe présent de Claude Simon qu'avait très tôt notés Merleau-Ponty comme traits d'une écriture prise dans son inquiet « contact avec les choses » : une participation au présent de l'instant perceptif confronté à l'imperfectif.

Telles sont les lignes de force qui forment la trame conceptuelle de ce numéro de *Littérature*. Mais un autre aspect doit être immédiatement souligné. Si les œuvres littéraires constituent l'essentiel des objets ici étudiés (Homère, les poètes symbolistes, Proust, de Azevedo, Jaccottet, Houellebecq), elles ne dessinent pas, loin de là, l'horizon exclusif de l'enquête. La littérature explore « cette région au-dessous des idées » selon le mot de Merleau-Ponty, et c'est, dit-il, « sa fonction irremplaçable ». Mais les phénomènes qu'elle met à nu en se projetant au cœur des possibilités du langage sont de portée beaucoup plus générale. Et une des dimensions propres à la sémiotique, quelles que soient par ailleurs ses positions sur la saisie du sens, est de pouvoir appréhender d'un même tenant des univers de discours que les spécialités académiques ou les disciplines disjoignent par ailleurs. C'est ainsi que la question du sensible et de son dire rencontre ici le domaine des arts plastiques, celui de la musique, celui de la politique et celui de la psychopathologie. Le va-et-vient et les intrications entre la littérature et ces autres champs de la signification ont guidé la composition de ce numéro. Droit des origines, on commence avec « Argos, le fameux chien de l'*Odyssee* » (M. Costantini), mais c'est pour passer immédiatement à la peinture, avec P. Klee et M. Duchamp (S. Caliandro) et poursuivre en accompagnant l'entreprise syncrétique de V. Estay Stange qui cherche dans la « musicalité » le foyer transversal du sensible entre la peinture, la poésie et la musique. Suit un retour à la littérature telle qu'en elle-même avec l'inquiète traduction de la saisie sensible chez Jaccottet (A. Moutat) et sa modélisation singulière entreprise par Houellebecq (A. d'Afflon). Les trois derniers textes ouvrent à nouveau les perspectives, en confrontant le littéraire et le politique autour du rôle social institué et de ses suspensions momentanées (D. Bertrand), le littéraire et le psychisme autour de la « parole du corps » dans le « symptôme hystérique » (T. Pinto), l'instabilité enfin des instances énonciatives dans le « dire soi » des paroles adolescentes, qui conduit I. Darrault à interroger, pour conclure, son lien avec la genèse de l'écriture autobiographique littéraire.

À travers ces différentes approches, la sémiotique cherche moins à se présenter comme une discipline que comme une méthode, c'est-à-dire une attitude et un regard : un mode d'appréhension du sens à travers la diversité des textes, des langages et des expériences, au plus près de sa

■ COMMENT DIRE LE SENSIBLE ? RECHERCHES SÉMIOTIQUES

réalité effective et de ses simulacres. Les interrogations théoriques dont l'ensemble des contributions ici témoigne, en envisageant les moyens de comprendre comment « dire le sensible » dans l'inextricable aventure du corps et du langage, ont aussi pour visée de nourrir la réflexion transdisciplinaire où le sémioticien se voudrait, envers et contre tout, encore passeur.